

**Clic... 30 ans !**  
*Being at Home with Claude*

René-Daniel Dubois

---

Number 151 (2), 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71836ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Dubois, R.-D. (2014). Clic... 30 ans ! / *Being at Home with Claude*. *Jeu*, (151), 57–59.

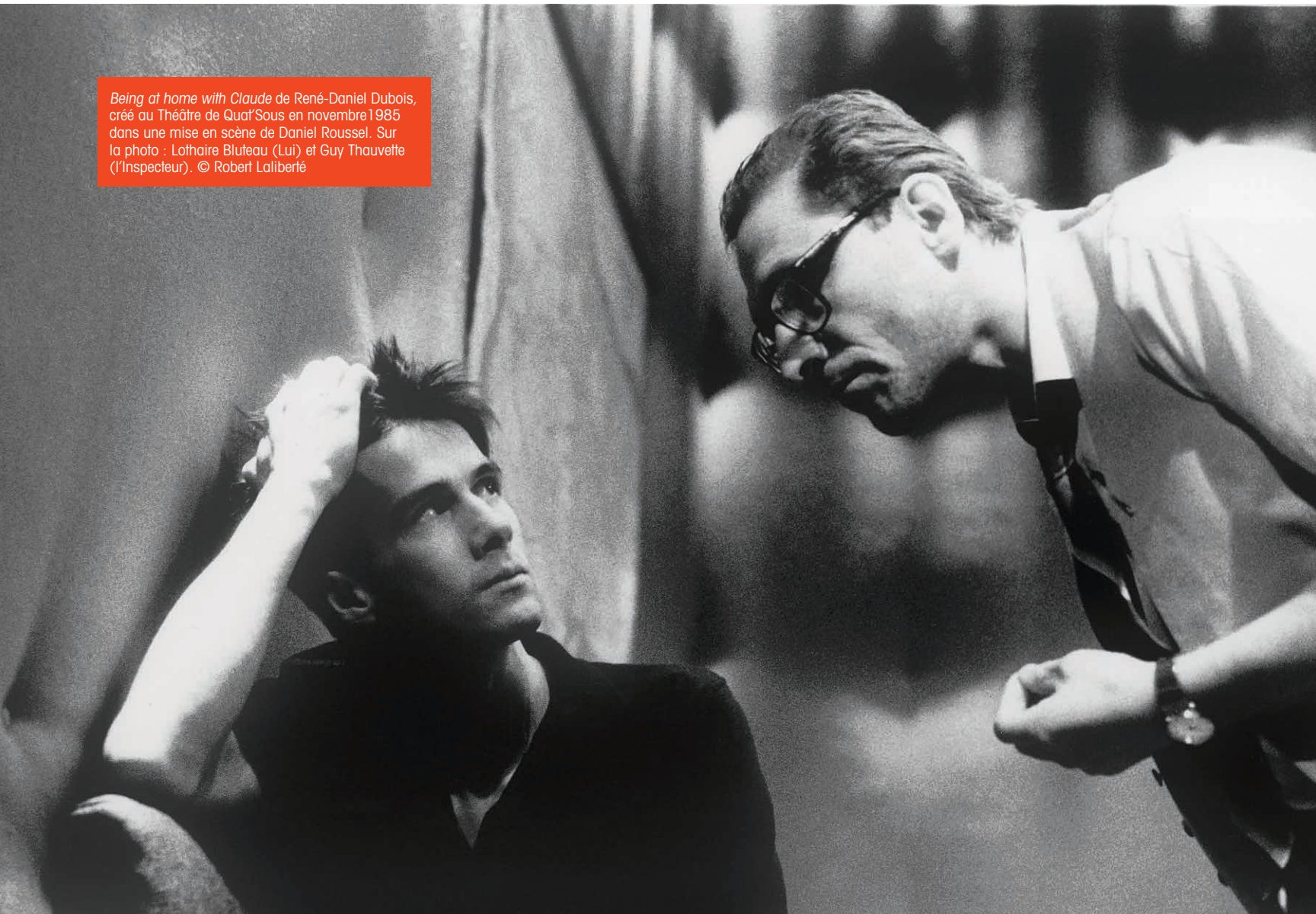
À l'occasion des 30 ans de la création de *Being at home with Claude*, marqués par son entrée dans le répertoire du Théâtre du Nouveau Monde la saison prochaine, nous avons demandé à René-Daniel Dubois ce que lui inspirait cet anniversaire.

# CLIC

**30 ans !**

René-Daniel Dubois

*Being at home with Claude* de René-Daniel Dubois, créé au Théâtre de Quai'Sous en novembre 1985 dans une mise en scène de Daniel Roussel. Sur la photo : Lothaire Bluteau (Lui) et Guy Thauvette (l'Inspecteur). © Robert Laliberté



Au risque de passer pour un parfait hurluberlu – ce serait bien la première fois –, je dois admettre que le sentiment qui me revient le plus souvent en ce trentième – trentième ! bout d’viarge ! – anniversaire de l’écriture de *Being...*, au moment où – Tудieu ! – la pièce va être jouée au TNM, c’est... l’amusement. Eh oui. Un amusement qui a trois causes.

Trois, au moins.

En trois teintes fort différentes.

La toute première, je l’appellerais « L’ARROSEUR ARROSÉ ».

Il est assez comique que, de tout ce que j’ai écrit, ce soit une pièce sortie en quelques heures à peine, tout juste le temps qu’il faut pour la taper à la machine, qui soit la plus connue. (Aussitôt complété ce texte-ci, il faut d’ailleurs absolument que je rédige enfin un mot pour le programme d’une production qui approche à grands pas, à Tokyo – je suis tellement en retard que je dois être sur le point de me faire crier des noms.)

Parmi les 15 raisons au moins qui m’ont fait, un soir d’octobre 1984, m’installer devant la machine à écrire IBM de ma chambre minuscule, à New York, il y avait qu’à 29 ans j’en avais déjà plein le casque de me faire dire, à chacune de mes pièces, qu’elles n’étaient jamais assez « grand public ». Alors moi, aussi baveux que d’habitude, j’ai fait : « Bon, parfait ! Eh bien, je vais vous en faire une ! Après ça, crissez-moi patience ! » Ça m’a pris six soirs. Elle joue encore. Et je trouve ça assez pissant.

La deuxième cause, appelons-la « VAL-JALBERT ».

Mais Val-Jalbert comme je l’ai connu il y a plus de 40 ans – avant qu’on le *renippe* en frais et pimpant Village du Père Noël : des maisons en ruine, grises et brunes, au papier peint moisi, pourri, pendouillant derrière des fenêtres éclatées encadrées de bois noir. Un vrai de vrai village fantôme, comme des décennies après une guerre bactériologique. Pourquoi est-ce que je parle de Val-Jalbert ? C’est tout simple : parce que la presque totalité du théâtre qui se fait à Montréal de nos jours me fait le même effet.

Et je trouve ça drôle ?! Non, du tout. Pas plus que je ne trouve drôle qu’à peu près personne de ma génération ne dise un tabarnak de mot sur l’état des choses, ce qui fait que la quasi-totalité des jeunes ne peuvent se faire la moindre idée de ce que pouvait être le dynamisme et l’écho du théâtre, à Montréal, il y a 30 ans. Ni, bien évidemment, la moindre idée de ce qui a bien pu se passer ensuite pour que les choses se dégradent autant. Simplement, je me retrouve planté là, paralysé de stupeur, à revoir comme si j’y étais encore ce qui, à l’époque, me paraissait pourtant très déficient mais qui aujourd’hui, en comparaison, pourrait presque avoir l’air d’avoir été un âge d’or.

Soulignez « presque ». Je repense à l’époque à laquelle j’ai écrit *Being...* et je me sens immédiatement comme un personnage de *Jurassic Park* – pas un des personnages humains, un des autres, les très très gros, très très verts, et qui ont des très très grosses dents. Je me sens comme un vieux schnock.

Et ça, je trouve ça *vraiment* très drôle !

La troisième cause de mon amusement s’intitule « OUBLIE PAS TES PILULES ».

Il y avait vraiment beaucoup de choses dont je voulais parler, en entreprenant d’écrire *Being...*, mais il y en avait *une*, en tout cas, qui n’entraînait absolument pas dans le projet : écrire une pièce *gay*. Je ne voulais pas raconter une histoire d’amour entre deux gars, je voulais évoquer la passion entre deux êtres. Seulement voilà, ces deux êtres-là ne pouvaient pas être un gars et une fille, parce qu’alors on aurait irrémédiablement collé sur l’histoire l’étiquette « pièce sur la violence conjugale ». En conséquence, ce furent deux gars. Dès lors, je risquais, bien entendu, de la voir pour l’éternité être qualifiée de « pièce *gay* » – tant pis, c’était un moindre mal. C’est tout. « Qu’est-ce qui a changé, au cours des dernières décennies, à propos de la vie *gay* ? » Si on me pose la question en faisant référence à *Being...*, je ne réponds pas – je ne suis pas sociologue. Mais si on me la pose à titre de témoin, je réponds : « L’essentiel tient en un mot. Sida. » Depuis que j’ai écrit la pièce, une génération de gars *gays* a été décimée. Je me souviens de partys de 10 ou 12 personnes auxquels j’ai participé dans la première moitié des années 80 et dont je suis depuis longtemps le seul survivant. Ça a été une simple question de chance. Sentiment poignant d’avoir survécu à une hécatombe – au sujet de laquelle personne ne dit jamais un traître mot. Pffuit ! Comme si elle n’avait jamais eu lieu.



Quoi qu'il en soit – me croie qui peut –, à mes yeux, *Being...* est tout ce que vous voudrez sauf une pièce *gay*. La question qui l'âme n'a rien à voir avec « Est-ce plus compliqué d'aimer quand on est *gay* que quand on est *straight* ? », pour l'excellente raison que l'amour-passion n'est *jamaïs* facile. Allez poser la question à Phèdre ou à *Cyrano*, à *Ciboulette* ou à *Mycroft Mixeudeim*, vous m'en reparlez.

L'amour-passion est une des émotions les plus fortes que l'on puisse ressentir. Et sans doute l'une des plus difficiles à cerner et à exprimer en mots – elle vient de trop profond en nous. Elle surgit de régions obscures, où les mots éclairent peu. C'étaient ces régions-là que je voulais explorer.

Qu'est-ce qui a changé, depuis que j'ai écrit cette pièce ? Il me semble bien souvent que ces régions profondes sont désormais honnies. Il y a bien longtemps, en tout cas, que j'ai entendu parler d'un récit à leur sujet. L'impression de vivre dans un monde silencieux.

Qu'est-ce qu'il y a de drôle là-dedans ?

Qu'autant de gens s'imaginent que ça peut durer.

Voilà, c'est ça que m'inspirent les 30 ans de la pièce. Le vertige devant un monde où le placotage est assourdissant, mais où presque rien ne se dit. Ne se rêve.

Ça, et puis une autre chose encore. Le respect.

Le respect pour les acteurs qui ont eu le courage – ou la folie – de s'imposer la tâche énorme de plonger dans ces deux rôles-là. De vivre de ce côté-là du monde durant quelques mois.

Je revois des gars, en scène, à New York, à Paris, à Londres, à Florence, à Québec, à Edmonton, à Toronto, à Montréal, bien entendu, et à l'écran, et je me dis que j'ai vraiment été bien chanceux, dans la vie.

Chanceux d'avoir survécu.

Et chanceux d'avoir vu ça. ●

*Being at home with Claude* de René-Daniel Dubois, traduit et mis en scène par Barbara Nativi (Teatro della Limonaia, Florence, 1992). Sur la photo : Silvano Panichi (l'Inspecteur) et Ricardo Naldini (Lui). © Massimo Agus

